

Liberté

Notre langue comme une blessure

André Belleau

Le Québec et la lutte des langues
Volume 6, numéro 2, mars-avril 1964

URI : id.erudit.org/iderudit/59901ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1964). Notre langue comme une blessure. *Liberté*, 6 (2), 82-86.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Notre langue comme une blessure

"Tous les patoisants sont des bilingues".

Marcel Cohen (1)

On dirait que la revendication linguistique au Canada français a honte d'elle-même.

Lors des pauvres luttes scolaires d'Ontario et du Manitoba, la langue espérait être admise au salon en donnant timidement la main à sa maman, la religion, laquelle n'hésita jamais à la laisser dehors lorsqu'elle y trouvait son profit.

Au Québec, les gens en place ne manquent pas de rappeler périodiquement les dangers du racisme. *"Cité Libre a toujours refusé de centrer son action sur l'ethnie"* lisait-on dans un récent numéro de cette revue (2). Merci de l'avertissement. Rien de plus salubre, en effet, que d'inviter les pauvres à ne pas songer qu'à leur estomac. Et les malades qui n'ont pas compris le vice profond de l'hédonisme intégral s'exposent à bien des déconvenues.

Pour la bourgeoisie régnante, si on franchit une certaine limite dans l'affirmation linguistique et culturelle, si, par exemple, tout en précisant qu'il s'agit bien de la langue et de la culture françaises, on exige une action énergique de l'Etat québécois, c'est comme si on montrait ses parties en pleine séance de l'Institut canadien des Affaires publiques pendant une intervention de Pierre-Elliott Trudeau. Les gens ont des regards gênés.

(1) Marcel Cohen, "Pour une sociologie du langage", Albin Michel, 1956, p. 171.

(2) *Cité Libre*, numéro d'avril 1964, p. 2.

J'ai déjà ici même (3), à propos de l'appui apporté par *La Presse* au projet de l'Université Loyola, signalé ce bien curieux dualisme. D'une part, les valeurs supérieures: la Libération humaine, la Justice sociale, etc. Elles sont universelles. Nul déterminant ethnique ne les souille. De l'autre, les valeurs inférieures: la langue française, la culture française... Elles sont particulières et transitoires. Notre vieux dualisme esprit-matière, âme-chair se nomme maintenant esprit-culture, âme-langue. La culture et la langue, ce n'est bien sûr que le corps. On n'hésitera donc pas à se porter à la défense de l'Université Loyola. Une âme immortelle d'Irlandais à sauver vaut plus que vingt corps périssables canadiens-français. Fernand Ouellette, dans une importante étude qu'on lira plus loin, fait justice de cette dichotomie pernicieuse en établissant combien le langage est fonction de l'homme total.

*
* *

"*La description de la langue d'une entité ethnique, affirme le linguiste Gilles Lefebvre, acquiert valeur de diagnostic de son statut socio-culturel*" (4). Que peut-on conclure de la situation linguistique présente au Québec? D'abord que l'accroissement constant du bilinguisme, que de bons apôtres prêchent comme un idéal, signifie de façon inéluctable la mort lente du français. Là-dessus, les affirmations des linguistes sont formelles (5). Le bilinguisme apparaît toujours comme un état confusional où deux langues se croisent un moment: celle qui sort et celle qui entre. Mais il n'est point sûr que ce soit l'anglais qui tout simplement et commodément, se substitue au français au terme du processus. Déjà, les masses du Québec parlent une langue mixte, le joual, que Gilles Lefebvre définit comme un véritable créole, "*organe d'un prolétariat urbain ayant eu, au niveau de l'industrie, des contacts de type inférieurs — supérieurs avec l'Anglo-Saxon...*" (6) Il s'agit, ajoute Lefebvre, d'un

(3) *Liberté*, no 17, novembre 1961, p. 694, note 2.

(4) Gilles Lefebvre, *L'Étude de la culture: la linguistique*, in *Situation de la recherche sur le Canada français*, les Presses de l'Université Laval, 1962, p. 233.

(5) Voir, entre autres, Cohen, *op. cit.* et Lefebvre, *op. cit.* p. 242.

(6) Lefebvre, *op. cit.* p. 242.

"parler socialement infériorisé". (7) Un patois de serviteurs. Dans le présent numéro, André Langevin fait état d'une enquête menée à l'Université McGill qui corrobore parfaitement ce constat au plan psychologique. Et les souvenirs d'Émile Boudreau, qu'on lira également ci-après, sont riches d'enseignements à cet égard.

"Le jour n'est pas lointain, affirme André d'Allemagne, où les Canadiens français sans parler anglais ni même américain parleront une sorte de charabia régional qui les séparera complètement du reste du monde"... (8).

La créolisation de la langue des masses au Québec est l'effet direct du bilinguisme.

On décèle sans peine l'ironie de la situation présente. Voilà les bourgeois éclairés qui nous disent: l'unilinguisme français est anti-démocratique, il brime la liberté personnelle. En le décrétant, vous vous isolez, vous vous coupez du reste du monde. Or c'est précisément-là le résultat qu'est en train de produire le laisser-faire actuel. Le parler du prolétariat québécois ne mène pas plus loin que le créole haïtien, tandis que l'unilinguisme, en optant résolument pour le français moderne, nous garde dans le courant d'une grande culture universelle.

Notre langue, celle du prolétariat et celle de la classe moyenne (9), porte les marques de l'asservissement. Elle est l'image de la société qui la parle. "*Institution sociale la langue subit une évolution conditionnée par celle du groupe...*" (10) A ceux qui se demandent dans quelle mesure l'avarie du langage peut signifier celle de l'humain, je recommande de se reporter à l'étude de Fernand Ouellette.

Notre patois n'est point digne de mépris. Il est beau comme une blessure, un torse qui se cambre sous le fouet, un visage sali, les nouvelles de Gérald Godin et de Jacques Renaud. "*A un certain moment de la lutte des classes dans le monde moderne, déclare Marcel Cohen (11), il y a eu tendance dans le prolétariat*

(7) Lefebvre, op. cit. p. 246.

(8) André d'Allemagne, *Américanismes in Cahiers de l'Académie Canadienne-française*, no 5 — Linguistique, 1960, p. 57.

(9) Au sujet de cette dernière, voir Lefebvre, op. cit., p. 245.

(10) Jean Perrot, *la Linguistique*, P.U.F., 1961, p. 123.

(11) Cohen, op. cit. p. 179.

encore très peu instruit, peu organisé, dont peu d'éléments avaient conscience de sa force d'avenir, à exagérer avec bravade la "vulgarité" du langage. Depuis que le prolétariat... s'est rendu compte qu'il est l'héritier des cultures nationales, l'attitude est tout à fait différente"... Cohen rejoint ici Gaston Miron, et Gilles Lefebvre qui affirme: "*Le jöual deviendra, à la façon d'un argot, une langue à nuance fortement sentimentale, et grâce à laquelle les Canadiens français pourront s'identifier*" (12).

On nous accusera sans doute dans le prochain numéro de *Cité Libre* de verser dans le national-socialisme, tant il est vrai que pour cette nouvelle bourgeoisie, il sied mal de valoriser indûment notre culture et notre ethnïe amoindries et menacées par l'injustice.

Le peuple québécois ne le savait pas: il est de la Race des Seigneurs. En conséquence, il est enclin plus qu'un autre au nazisme, fascisme et racisme. Convaincu de sa supériorité ethnique, il impose sa langue à la minorité anglophone du pays. Méfions-nous.

*
* *

Notre mal est un mal connu. Comme l'indique Hubert Aquin dans son essai ci-après, le cas québécois n'est pas unique dans l'histoire. Rien ne sert de le mythifier. En Suisse, on se plaint du "français fédéral" (13).

La classe dirigeante actuelle répudie assez volontiers le libéralisme traditionnel quant à l'économie, le syndicalisme, la sécurité sociale. Elle pense régime mixte et planification. Mais pour ce qui concerne la dimension collective de la langue et de la culture, on a le sentiment très net que le personnalisme de notre nouvelle bourgeoisie ne s'écarte guère au fond du libéralisme de François-Albert Angers. En tout cas, les résultats sont les mêmes.

Nous sommes de plus en plus nombreux à dire que nous n'avons pas le droit de donner à nos enfants un enseignement

(12) Lefebvre, op. cit. p. 246.

(13) Philibert Secretan, "En Suisse, une langue timide", *Esprit*, no 11, 1962, p. 647.

en désaccord avec le monde dans lequel ils seront appelés à vivre, que leur transmettre la culture française pour un monde qui la nie constitue à leur endroit une grave injustice, et que la liberté individuelle peut toujours aller se faire voir et entendre au prochain colloque de *Maintenant*.

Que ce problème ait depuis quelque temps retenu davantage l'attention des écrivains comme le souligne Jacques Godbout (voir plus loin), n'est rien que de très normal.

LIBERTE offre donc sur la question les textes qui suivent.

André BELLEAU